

Calamity Jane,
un homme
comme les autres



AU DIABLE VAUVERT

Justine Niogret

Calamity Jane, un homme comme les autres



De la même autrice

CHIEN DU HEAUME, roman, Mnemos, Prix Imaginales,
Grand Prix de l'Imaginaire, Prix Oriande
MORDRE LE BOUCLIER, roman, Mnemos, Prix Utopiales
GUEULE DE TRUIE, roman, Hélios
MORDRED, roman, Mnemos
LE SYNDROME DU VARAN, roman, Seuil, finaliste Prix Virilo
BAYUK, roman, 404 Éditions, finaliste Prix Vendredi,
Nominé Prix Utopiales Lycéens
STEPHEN KING, roman, Pop Icons
QUAND ON EUT MANGÉ LE DERNIER CHIEN, roman, Au diable
vauvert

Ce roman a été soutenu par une bourse de création du CNL.

ISBN : 979-10-307-0733-5

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

Pour Marion Mazauric

*I am just a poor wayfaring stranger
Traveling through a world of woe
Ain't no sickness, toil, nor danger
In that bright land to which I go
(...)
I'll soon be free from earthly trials
This body rest in the ol' churchyard
Sixteen Horsepower*

Comment parler de ce qu'on a écrit? C'est difficile. Souvent, c'est trop intime, même pour soi-même. Mais je préfère vous prévenir: ce livre est dur, parce qu'il est franc.

Il parle de Calamity.

Il parle des rares petits cailloux blancs, historiques, que Mary Jane Canary a oublié de ramasser sur le chemin, mythique, de la femme qu'elle a eu la force d'inventer.

Il parle de Mary Jane.

Il parle du prix colossal qu'on doit payer pour faire ce premier pas en avant, quand on doit changer de vie. Ce premier regard dans le miroir quand on doit se voir en face. Le courage absolu de faire l'un et l'autre. Il parle de la brutalité qu'on s'impose pour ne pas être doux.

Bref.

Il parle d'un homme comme les autres.

Chapitre 1

Elle était lovée dans la boue chaude, sous les ventres des chevaux. La matière était tendre, à la douceur de cuir usé, ce cuir qui ne crisse plus sous les doigts, mais se creuse, souple. Elle se tordait là, serpent de chair trop pâle, dans ses robes noires et son chemisier autrefois blanc. Ses cheveux sortaient de son chignon maigre, mèches salies, pleines de nœuds. Elles rampaient avec elle comme autant de vers longs. L'alcool avait usé de ses effets, et elle geignait à la façon des veaux qui meurent, elle se tordait, une main sur le ventre, sans pour autant parvenir à contenir la brûlure qui voulait jaillir dans le monde, et tout ravager. Elle pleurait sans pouvoir dire quelle émotion voulaient traduire ces larmes : elle était au-delà des mots, des ressentis, de la personnalité même. Elle était dans la brûlure, et rien d'autre n'existe, là, à cet instant, à part la douleur de son ventre.

Les chevaux restaient tranquilles : de bonnes bêtes, comme presque tous les chevaux. Ils ne bougeaient pas, de peur de faire mal à la petite créature rose qui roulait sous eux. Ils ne la regardaient pas, sans doute conscients, peut-être à peine, que cette honte n'était pas de celles qui nécessitent des témoins.

Elle ne sentit pas la main qui lui saisit le corsage : elle crut, tout d'abord, que le monde tanguait simplement un peu plus. Elle poussa un cri d'enfant incapable de se défendre, lourd d'impossibles, de servilité envers le monde. Et puis elle comprit, vaguement, dans le brouillard mat de la soûlerie.

— Je tue ! Je tue !

C'était tout ce qui lui était venu, et c'était une phrase terrible, parce qu'elle avait été vraie, autrefois, et qu'à présent elle sortait d'une bouche pleine de boue, sentant l'alcool, et devenue maigre comme un coup de coutelas.

L'homme la tira de sous les ventres tendres sans répondre. Il la fit glisser sur le sol, toujours par le corsage, elle sur le dos, acceptant son sort, mais jurant qu'elle aurait lutté, avant, qu'elle ne se laisserait pas faire, mais plus tard.

Et puis, comme le fait l'esprit quand il brûle de cette chaleur-là, de celle que vendent les verres et les bouteilles, il se coupa, il reprit

l'instant comme si rien ne s'était passé, jamais, comme si le temps venait d'être inventé, venait d'éclater comme dix mille soleils donnant naissance aux univers. Alors elle se fit molle, elle accepta : elle glissait sur le dos, les baleines de son mauvais corset lui entraient dans la chair, sa peau la piquait, mais peut-on demander autre chose à l'existence ? Peut-on faire quelque chose, quoi que ce soit, pour mériter un autre sort ?

Elle glissa. Les talons de ses bottines frappaient maintenant les planches du trottoir mal cloué, petit marteau mou, métronome trop bien connu.

Elle glissa. Elle tenta de regarder le ciel, mais il était trop loin, trop haut, et le vertige lui tordit les tripes, alors elle ferma les paupières. Le vertige se fit encore plus lourd, et elle gémit. L'homme qui la tenait entonna une chanson d'enfant, une berceuse. Il ne connaissait pas toutes les paroles, il répétait les deux mêmes phrases, encore et toujours, et se contentait d'une ligne mélodique pour celles qu'il ignorait.

Calamity se laissa traîner comme une caisse de légumes rongés de noir, mous, devenus répugnants à force d'abandon.

L'homme chantait encore sa petite chanson aigrelette. Calamity ouvrit un œil gonflé. Elle

devina une silhouette grise bouger dans une pièce plus grise encore. Il y avait une odeur de poussière et de crasse, de terre battue écrasée à force de passages, d'objets laissés à l'agonie sur des étagères branlantes.

Elle, était couchée sur un lit jaunâtre, au drap si rugueux qu'on aurait pu lire sa trame avec les doigts. Mais cette couchette n'aurait pas eu grand-chose à raconter, Calamity le savait. Des blessés, des perdus, des abandonnés. Des gens comme elle. Des passagers de la vie, des emportés du vent et des routes, des malheureux qui n'avaient jamais su s'accrocher, où que ce soit.

Elle savait très bien où elle était. Elle savait très bien avec qui elle était.

L'homme chantant était Abrams, en tout cas, c'était le nom qu'on lui donnait ici. Il avait été prêtre, ou rabbin, ou sorcier, personne n'aurait pu jurer de rien. Ses longs monologues parlaient de Dieu, du Diable, des Saints, des Esprits et des Lois, et tout était assez déformé pour qu'on se détrompe dès qu'on pensait y reconnaître quelque chose de sûr. Il parlait beaucoup, et il parlait seul. Les gens le disaient fou, mais ce genre de folie qui fait peur, qui fait reculer, qui fait laisser tranquille. Abrams vivait dans une bicoque dont les planches ne le protégeaient même pas de la pluie et des crapauds, derrière

le village, dans une zone où même les chevaux refusaient d'aller sans qu'on leur perce les flancs avec les éperons. Abrams sauvait les bêtes et les gens. Il y avait toujours une vache avec une patte brisée, un agneau sans mère, un chien sur lequel quelqu'un avait tiré: toujours une charogne encore un peu vivante entre ses murs. On les entendait pleurer, la nuit, lorsque la musique du saloon oubliait un instant de se faire entendre. Abrams les aidait tous autant qu'il le pouvait, mais que peut faire un homme seul contre les décrets du monde?

Calamity sentit une pensée se former, la première depuis... combien de jours? Depuis celle de boire, et de boire encore, et d'attendre avec gourmandise et abandon le moment où le corps se conduit seul, où la main se lève, porte le verre aux lèvres, où la gorge avale, où les doigts claquent pour que la bouteille offre son élixir, et qu'enfin, enfin, le cerveau meure pour quelques heures. Le cerveau et les souvenirs.

— Je suis là... se dit-elle sans émotion. Dans la maison des animaux à l'agonie.

Elle goûta cette pensée, cherchant à savoir si elle était triste, soulagée. La seule chose qu'elle trouva en elle fut la certitude de l'avoir méritée. Que valait-elle, elle, Calamity? Rien de mieux qu'un veau morveux, condamné, rien de mieux

qu'un mouton aux bronches craquantes qui ne passerait pas l'hiver. C'était, pour elle, une évidence. Vivre dans la fosse noire. Elle y avait sa place. Elle y grouillait avec les autres.

— Je te garde ici, fit soudain Abrams. Je te garde là, ma fille. Je te donne ma couverture, et du thé, il me reste du thé.

Calamity entendit le vieil homme cogner sa bouilloire sur le trépied de métal qui surplombait son feu, l'eau couler d'un broc d'émail, puis le couvercle d'une boîte de fer-blanc être soulevé au couteau, et enfin le froissement des feuilles de thé, noires comme de la poudre.

— Je te fais du thé, ma fille, répéta Abrams.

Il approcha du lit et jeta sa couverture sur Calamity.

— Elle a l'odeur de toutes ses bêtes mortes... pensa-t-elle. Le prochain animal sentira la mienne.

Elle se redressa, un peu, mal, avec difficulté. Elle ne voulait pas qu' Abrams la touche. Elle grinça des dents, puisque tout son corps lui faisait mal. Elle s'adossa enfin à l'oreiller de paille, hors d'haleine, déjà épuisée. Sa poitrine sonnait creux, son cœur sonnait lourd. Comme si tout était parti, ou presque: qu'elle n'était plus qu'un amas d'os tendu sous une peau fatiguée.

— Tiens, dit Abrams.

Calamity prit la tasse d'émail écaillé dans sa main, se brûla, la posa en équilibre sur ses cuisses, et la reprit, la main maintenant entourée d'un pan de couverture à l'odeur de mort.

Elle attendit, là, sans bouger. L'idée de boire du thé lui semblait étrange, désincarnée. Comme si ce confort était un luxe qui ne pouvait lui être adressé.

— Bois, ma fille.

Calamity ne répondit rien. Ces mots lui faisaient le même effet que le liquide trop chaud.

— Tu restes le temps que tu as besoin. Tu restes là. Je dors par terre, ne t'inquiète pas, j'aime bien. Toi tu prends le lit. Tu dors. Tu sues le poison. Moi je fais le thé. Je chante. Je te parle de Dieu. Je te dis une histoire, là. Je te dis une histoire.

L'histoire d'Abrams

Il était une fois un homme. Il avait un fils, et il avait un dieu.

Et le dieu et le diable se disputaient. L'homme faisait tout ce que Dieu lui demandait. Tout. Et Dieu était content, il était heureux, parce que si l'homme avait un dieu, alors Dieu aussi avait un homme. Et le diable, un jour, a dit :

— Pourquoi tu es content?

Alors Dieu a répondu :

— Je suis content parce que l'homme suit le chemin que je lui commande.

Le diable a ri, et lui a dit :

— Mais qu'est-ce que tu lui demandes ? De donner son vêtement à ceux qui ont froid ? De donner sa nourriture à ceux qui ont faim ? De soutenir les boiteux, d'apprendre aux enfants ? Tout ça, c'est sa nature, à cet homme. En fait, tu ne lui demandes rien.

Alors Dieu réfléchit, et il se rendit compte que le diable avait raison. Le diable a dit ensuite :

— Tu crois que cet homme t'aime, tu vois dans le chemin qu'il prend la preuve de son amour envers toi. Mais ce chemin, il le fait parce qu'il a envie de le faire. Si tu veux une preuve d'amour, une preuve infinie, demande-lui de faire quelque chose contre lui-même, contre sa propre nature, contre l'amour qu'il te porte.

Alors Dieu réfléchit, et il alla voir l'homme, et il parla, car quand Dieu se montre on n'en voit jamais rien, on ne peut être témoin que de sa voix. Il lui dit :

— Prends ton fils, Yitzhak, et va le tuer par amour de moi.

L'homme s'est écroulé sur le sol et a pleuré. Et quand il a eu fini de pleurer, il a pris un couteau, et une corde, et il a dit à son fils Yitzhak de venir avec lui dans le désert. Et son fils est venu avec lui,

et Dieu les a accompagnés. L'homme est arrivé, avec son couteau, sa corde et son fils, devant un buisson. Et là, il a attaché son fils et a levé son couteau. Et un ange est apparu, et il n'a pas parlé, parce que les anges, nous pouvons les voir, pas que les entendre, et celui-ci a désigné un tronc d'arbre mort de son index, et l'homme a regardé ce que lui montrait l'ange. Et derrière le tronc, un bétail était à genoux, et il tremblait, car ses cornes étaient prises dans une fente du bois. L'homme a compris qu'il avait obéi, et que, parce qu'il avait obéi, il n'avait plus à le faire, et qu'il pouvait tuer le bétail au lieu de son fils. Alors il a détaché son fils, il a tué le bétail, et l'homme, son couteau, sa corde et son fils sont rentrés chez eux.

Abrams se tut. Il était assis, dos au feu, noir d'ombres. Ses mains veinées étaient croisées sur ses cuisses. On aurait dit une statue, un totem.

— Pourquoi...

Calamity avait du mal à parler. Elle se forçait à le faire, sans comprendre pourquoi elle y lisait la moindre importance.

— Pourquoi tu me racontes cette histoire ?

Abrams haussa les épaules, un geste étonnamment enfantin, naïf, vif.

— Parce que je ne connais que celle-là. Elles sont toutes celle-là, les histoires, au fond.

— Je ne comprends pas...

Abrams sourit, une longue fente dans la mauvaise barbe qui lui grisait les joues.

— On ne peut pas la comprendre, ma fille. Elle sert à tout, cette histoire. Parce qu'elle pose une question.

— Laquelle?

— Où était Dieu?

— Comment ça?

— Où était Dieu. Dans l'homme? L'ange? Dans le fils? Le bétier? L'arbre, le buisson, le désert? Le couteau?

Calamity cligna des yeux. Ils lui semblaient pleins de sable, et une sécheresse terrible lui rongeait aussi la bouche. Elle prit une longue gorgée de thé, la but comme on se saoule. Abrams lui posa la main sur le poignet.

— Tu ne dois plus boire, ma fille. L'alcool. Tu ne dois plus toucher aux bouteilles. Elles t'ont trahie. Elles te poncent. Elles te suent. Elles te boivent. Jane, ce sont elles qui te boivent.

Calamity se raidit au point de se faire mal. Ce mot-là, ce petit nom, cette intimité de la tendresse, ce Jane, la brûlait. C'était pire que l'alcool, que la mort, que venir faire ici sa dernière agonie, dans l'odeur des bêtes finissantes. Ce tout petit son, Jane, qui avait été fait pour glisser de la bouche d'une mère qui endort

sa fille, portait trop de douleurs, de regrets et de tristesse.

— Je ne comprends rien à ton histoire. Et pire... Tu sais quoi? Je m'en fous.

Calamity finit sa tasse, la posa aussi brutalement qu'elle le put sur ce qui servait de table de chevet, s'enfourna sous la couverture et tourna le dos à Abrams.

— Dors bien, dit-il sans le moindre énervement.

Calamity se força à ne pas l'entendre, à ne pas remarquer qu'il ne lui en voulait pas. Qu'il acceptait sa colère et son rejet, sans en être blessé. Qu'il avait la force de savoir que toute l'horreur et la douleur ne lui étaient pas destinées.

Et qu'elle, en était incapable.

Alors, cette nuit-là, comme quelqu'un devait être puni pour ce Jane, pour ces tendresses enfuies, pour cet amour manqué, Calamity attendit qu' Abrams s'endorme. Elle attendit de l'entendre ronfler doucement, et elle se leva, se faufila vers la porte, trébuchante, sans force, tenant et le mur et ses robes pour ne pas frôler un objet qui serait tombé et aurait réveillé le vieil homme. Pour ne pas tomber elle-même. Elle s'enfuit à la façon d'un animal terrifié, et erra jusqu'à rejoindre le trottoir de planches: de là, gagner le saloon, le longer et arriver dans la

réserve, qui n'était jamais aussi bien fermée que les patrons le pensaient. Elle y trouva un petit tonneau, un de ceux qu'on aurait pu prendre dans ses bras comme un ami menteur, elle y but, elle y but dans le creux de ses paumes, jusqu'à ne plus penser à cette Jane, à cette histoire atroce, et à cette question sans réponse: où est Dieu lorsque le monde demande à Calamity de tuer Jane, encore et encore, et qu'aucun bétier ne tremble sur ses pattes pour prendre sa place.